



ILS DEVRAIENT S'AFFRONTER dans la clandestinité. Pourtant, ces nouveaux combattants sont fiers de ce qu'ils font et affichent haut leur identité : dans un webdocu mis en ligne sur lesoir.be, cinq journalistes ont plongé dans l'univers controversé du free fight, de sa genèse à son interdiction. En voici le making-of.

CANAL ORDINAIRE



© BRIGIER MALUTIN

C'est un collectif de journalistes indépendants. Depuis 2009, nous sommes sept à graviter autour d'un bureau, une rédaction établie au cœur de Bruxelles, pour bien sentir le pouls de la société. Nous menons chacun notre petit bonhomme de chemin, développons les thèmes qui nous sont chers, pratiquons le reportage, affectionnons l'investigation, menons de grands entretiens, réalisons des portraits, rédigeons des billets, parlons plusieurs langues et sommes insatiatement curieux. Nous avons même un photographe et une correspondante à Londres!

Si nous revendiquons notre indépendance - dans tous les sens du terme -, nous savons qu'il est bon aussi de frotter ses idées à celles des autres. Un collectif a aussi davantage à offrir que la somme des individus qui le composent. Nous avons donc décidé de réaliser ensemble une partie de nos sujets, de répondre collectivement aux demandes des médias et de lancer des projets communs. Nous les déclinons dans la presse écrite, en radio, sur le web, en tentant d'apporter aux rédactions un regard original, un complément qui les sorte de leur ordinaire. *FreeFight* est notre dernier-né, conçu et réalisé par Cyrus Pâques, Francine Beretti, Chloé Andries, Anne-Cécile Huwart et Gérald de Hemptinne (de gauche à droite sur la photo ci-dessus). Il n'aurait jamais pu voir le jour sans le talent d'un autre collectif, Squarefish, qui a su traduire notre travail journalistique sur le web. Merci donc à Amélie Landry (graphiste) et Valentin Grégoire (développeur). Merci aussi à Valentine Lienard, monteuse professionnelle de We do productions ASBL.

Dans les années 1980, les chaînes de télévision pay per view recherchaient un moyen de diversifier leur offre

Cette violence est en tout cas à l'origine même de la médiatisation et du succès du free fight. « Dans les années 1980, les chaînes de télévision pay per view recherchaient un moyen de diversifier leur offre, jusqu'à alors essentiellement constituée de films pornographiques », explique le sociologue Johan Heilbron, professeur à l'Université Erasme de Rotterdam et à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris. Une compagnie new-yorkaise spécialisée dans la production pour ces chaînes, Semaphore Entertainment Group, organise et diffuse alors aux Etats-Unis les premiers combats inspirés du Vale Tudo, un sport de combat brésilien avec très peu de règles. Ils sont impres-

Free fight : violence sous les projecteurs

Un combattant coince la tête de son adversaire dans le creux de son bras. Il le frappe au visage. Une fois, deux fois, trois fois... le commentateur lâche cette phrase : « On dirait qu'il veut le tuer ! » C'est le genre de combat que la chaîne AB3 diffuse le lundi soir, depuis 2008. Chez nous, les gros galas réunissent facilement 2.000 personnes; plus de cinquante clubs proposent des entraînements, et on recense quatre fédérations sur notre territoire. Les signes ne trompent pas : le free fight - littéralement « combat libre » - est en plein essor. Symptôme d'une société toujours plus avide de violence? Penchant ancestral de l'homme pour les combats extrêmes?

Pour mettre fin à sa mauvaise réputation, le free fight a d'ailleurs changé de nom et adopté au passage quelques règles basiques. Dans le MMA comme on l'appelle désormais, tout n'est donc pas permis. Cette discipline mêle plusieurs techniques de combat comme le judo, la boxe anglaise, la boxe thaïe, le jujitsu... Autres noms, même principe : pour l'absolute fighting, l'ultime combat, le Shooto ou le Vale Tudo, les règles sont similaires, la différence étant surtout culturelle. Le Shooto se pratique essentiellement au Japon, alors que le Vale Tudo vient du Brésil. « Le MMA, pour Jo-

han Heilbron, c'est le free fight en quête de règles. » Qui sont alors ces combattants de MMA qui ne viennent pas pour la violence? Qu'est-ce qui les attire? La plupart ont pratiqué d'autres sports de combat et sont intéressés par sa polyvalence, son exigence, avec des combats qui se déroulent debout ou au sol. C'est essentiellement un public masculin, en bonne condition physique, prêt à accepter une grande discipline sportive et alimentaire.

En Flandre, des programmes de réinsertion sociale utilisent des programmes de MMA pour donner des repères aux jeunes délinquants

La plupart des pratiquants sont donc très motivés! Dans leur discours, ils dédramatisent d'ailleurs tous la perception que le grand public a du MMA et insistent au contraire sur sa « philosophie ». Certains vont même jusqu'à dire qu'il est moins violent que le football...

Cette attitude n'a visiblement pas calmé les politiques, puisque fin 2010, André Antoine, le ministre des Sports de la Communauté française, relance la polémique en proposant de supprimer les subventions des communes qui organisent des événements MMA. L'objectif n'est en fait pas d'interdire le MMA mais de le pousser à s'organiser pour que le sport soit correctement encadré, qu'il n'y ait aucun dérapage possible.

Les fédérations, elles, peinent à parler d'une seule voix... Mission impossible? En attendant, dans les cages, le combat continue... ■

CANAL ORDINAIRE

EN PRATIQUE Comment naviguer ?

Un webdocumentaire n'est pas une aventure linéaire, il est construit comme un parcours ouvert. Dans ce cas-ci, tout démarre dans une salle de gala, avant le début des hostilités. C'est de là qu'on peut partir à la rencontre des personnages et de leurs proches, de leurs angoisses, leurs questionnements. Un combattant, le ring, un corps, l'arbitre; chaque élément cliquable emmène l'internaute dans un second niveau de lecture, qui lui-même en appelle d'autres. Le combattant nous renvoie à l'intimité des boxeurs, chacun racontant son propre parcours. Le corps se livre, tantôt tatoué, choyé ou malmené. L'autre nous fait partager le quotidien des proches de ces nouveaux gladiateurs, qu'il soit son coach, son adversaire ou son père. A tout moment, l'internaute peut revenir en arrière, dans la salle de gala, grâce à l'onglet retour salle qui apparaît à droite de l'écran après avoir fermé le diaporama. Pour chaque rubrique, dans chaque ambiance, la façon de raconter les choses a été rendue possible par l'utilisation de médias variés.

L'intérêt d'un webdocu, c'est de pouvoir dérouler des histoires, en utilisant la forme la plus adaptée : diapo pour les portraits, mosaïque photo pour les tatouages, vidéo pour les combats. Nous avons ainsi filmé entièrement le premier combat professionnel de Claude, à Charleroi, en octobre dernier. On le retrouve en cliquant sur le ring, rubrique show.

accepté qu'après des semaines d'approche et de négociations. Nous l'avons rencontré dans le bar où il travaille comme portier. « On m'a un jour proposé des combats clandestins, je devais combattre pour des paris, explique Yvan. C'était en 2008. Mais j'ai refusé. J'étais déjà pompier, je ne pouvais pas me permettre d'avoir un bras cassé ». Yvan aurait assisté à un gala illégal aux Pays-Bas. « Je suis certain qu'en Belgique, ça existe encore. Mais je n'ai plus les contacts. Cela dit, comme le free fight se réglemente de plus en plus, que l'on peut se battre et gagner de l'argent sans trop de risques, les combats clandestins ont de moins en moins de raison d'être. »

Notre parcours du combattant

Notre première idée était d'enquêter sur les combats clandestins opposant des hommes dans des luttes sans limite. Mais en creusant, c'est un monde fait de paradoxes qui s'est dévoilé : celui du MMA, un sport théoriquement interdit en Belgique qui ne se pratique pourtant pas dans des salles obscures... Au contraire.

Notre plongée dans l'univers du MMA a eu lieu un dimanche après-midi, à Deurne, près d'Anvers. C'était en janvier 2010. Le centre sportif local accueillait un gala. Sur le ring, des hommes s'enlaçaient dans des luttes au sol, s'assaient des coups au visage, sous les cris d'un public incluant des enfants. Ces images ne nous ont pas laissés indifférents.

C'est là que nous avons rencontré Joffrey, au passé de bagarreur, qui revendique le MMA comme une philosophie de vie. Les mois qui ont suivi, nous avons multiplié les galas, à Bruxelles et en Wallonie. Ces événements nous ont aiguillés vers ceux qui allaient, avec Joffrey, composer la toile de notre webdocumentaire : Sanae, Claude, Kriss, Tarek et Roger.

Ces « nouveaux gladiateurs » nous ont parlé de leurs cicatrices, de l'argent ou de leur famille. Certains pesaient leurs mots, conscients de la mauvaise image véhiculée par le free fight. Mais qu'en est-il des combats clandestins? Combattants, entraîneurs et supporters ont quasi tous démenti leur existence en Belgique. Yvan, la seule

Les fils rouges du webdocu



Tarek Le passionné
Tarek Bensaidane, 23 ans, habite avec sa mère, sa sœur et sa grand-mère à Cureghem, un quartier d'Andlerlecht. Tarek est né avec de graves problèmes de santé. Son père, violent, a quitté la maison. Depuis trois ans, Tarek se consacre entièrement au MMA. Son envie de vaincre, il ne la voit pas comme une revanche sur son enfance difficile mais comme un irrésistible besoin de dépassement de soi. Sa maman, Rachida, le soutient dans sa passion, elle veille à son confort et à sa nutrition. Elle lui consacre toute son énergie, malgré sa santé fragile. Elle est venue voir Tarek combattre devant 2.500 personnes au Spiroudôme de Charleroi, en octobre 2010. « Elle a vu les écrans géants, la mise en scène, mon nom affiché... », raconte-t-il. Elle a vu que c'était pas un hobby. Depuis, elle prend vraiment ma carrière au sérieux. J'ai l'impression que ça lui donne même plus de force pour aller mieux. Elle veut voir la suite, où ça va me mener. Ça me motive dix fois plus. »



Sanae La maman
Dans l'univers très masculin des nouveaux sports de combat, certaines femmes parviennent à se faire un nom, comme Sanae Sha, 28 ans. Cette Bruxelloise d'origine marocaine est championne du monde de boxe thaïe. Ce sont ses frères qui l'y ont initiée. Elle est mariée à Jean-Christophe Van Ghysegheem, son préparateur physique. Ils ont ensemble une petite fille, Yara, née en 2009. Ils résident dans le centre de Bruxelles, à deux pas de leur magasin de matériel de sports de combat. Sanae est la seule championne du monde de boxe thaïe qui est aussi maman. Pour cette combattante dans l'âme, la grossesse fut une véritable épreuve. « C'était très dur pour moi, explique-t-elle. Chaque fois que je voyais des galas, j'avais envie de boxer. » Sanae partage son temps entre les entraînements, plusieurs fois par jour, même pendant le ramadan, et sa vie de famille. « Sanae a vraiment deux personnalités », souligne Jean-Christophe. Il y a la maman, la femme au quotidien et l'athlète. Sur un ring, c'est une vraie machine à tuer. »



Claude Le philosophe
Participant à des galas de MMA, Claude Hermann, 42 ans, est troisième dan de karaté shihaihindai, un art martial. Il insiste sur le mot « art » : alors que les sports « n'ont pas d'incidence sur ma vie », les arts martiaux génèrent « un sens, des valeurs qui se transmettent sur le tatami, qui construisent. La pratique m'a posé, donné confiance en moi ». Fils d'un médecin de brousse, il a du sang espagnol, belge, allemand et congolais. Infirmier et licencié en gestion hospitalière, il est chef de service dans un centre de rééducation et de révalidation. « Les gens arrivent très amochés, ils restent longtemps. On essaye de les retaper. Physiquement, c'est lourd. Il faut réapprendre à vivre. C'est le chemin qu'on fait avec eux. » Son métier et sa passion, contradictoires? « Non. Je garde les deux sphères séparées. Quand je combats, je ne pense pas : "Il faut que je le démonte". On n'est pas comme ça, il y a du respect. » Nous avons filmé son premier combat professionnel. Il parle posément de l'adversaire qui l'a battu : « Il a été propre, précis. Il était comme un chirurgien. »



Roger L'ancien combattant
Dans les années 1970, il est l'un des premiers Carolos à se lancer dans la boxe thaïe, tout juste débarquée chez nous. Champion d'Europe et de Belgique, il manque de peu le premier titre mondial. « Ma femme c'était la boxe. Pour elle, j'ai foutu en l'air ma vie familiale », explique ce père de deux enfants, plusieurs fois divorcé. Les sports de combat, il les a tous essayés, du full au kick pour finir par le MMA. « Quand le free fight est arrivé, j'ai bien sûr tenté le coup. A l'époque, il n'y avait aucune règle. J'adorais ces combats complets, où il fallait montrer qu'on était fort debout mais aussi au sol. » Le jour de son dernier combat, son adversaire lui coince le pied sous son aisselle. « J'ai senti tous les os qui cassaient. J'ai perdu, mais j'ai récolté 5 brochures et 3 vis... Alors je me suis dit : "Roger, t'as 44 ans : arrête". Parce que là, j'ai eu peur. » Dans les faits, Roger, 51 ans, n'a jamais vraiment réussi à décrocher. Aujourd'hui, il est arbitre international au sein de la fédération WKN.

lesoir.be

Le webdocumentaire « FreeFight, parcours de combattants », sur www.lesoir.be/freefight

11:02

Chloé Andries et Anne-Cécile Huwart vous répondent sur le free fight et leur webdocu.

Postez vos questions dès 10 heures à l'adresse